

4

LE NAUFRAGE AU PORT,
COMÉDIE EN UN ACTE,
MÉLÉE DE VAUDEVILLES;

PAR les CC. PAIN et MIDET;

à Paris
Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre
du Vaudeville, le 13 Fructidor, l'an 2^{me}.
de la République Française.

PRIX : trente sols, avec la Musique.



A PARIS,

CHEZ le Libraire, au Théâtre du Vaudeville;
ET à l'Imprimerie, rue des Droits de l'Homme,
N^o. 44.

An Troisième.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

Les CC. et Cnes

CELIMENE, jeune veuve. *Blosseville.*

ARMAND, jeune littérateur. *Henry.*

SAINT-FARD, amant de Célimène. *Frédéric.*

MARTON, suivante de Célimène. *Delaporte.*

FRONTIN, suivant de Saint-Fard. *Carpentier.*

UN NOTAIRE. *Vertpré.*



La Scène est dans l'appartement de Célimène.

LE NAUFRAGE AU PORT,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

CELIMÈNE, MARTON.

CELIMÈNE, *achevant sa toilette.*

JE ne suis pas bien aujourd'hui.

MARTON.

Vous ne trouverez personne de votre avis.

CELIMÈNE.

J'ai mal dormi ; le retour de Saint-Fard m'a occupée toute la nuit.

MARTON.

Le sommeil reviendra , puisque vous allez l'épouser.

CELIMÈNE, *soupirant.*

Ah ! l'épouser.... (*Elle lit des billets qui sont sur sa toilette.*) Charmans , en vérité.... de l'esprit , du désir de plaire , de l'amour même ; et il faudra renoncer à tout cela.

MARTON.

Les soins assidus d'un époux fidèle sauront vous dédommager de la perte d'un vain hommage.

CELIMÈNE, *se levant et s'avançant.*

AIR : *Vaudeville de Florine.*

Le bonheur est de savoir plaire ,
L'hymen n'en dédommage pas ;

Ecoutes et retiens bien , ma chère ,
Un aveu que je fais tout bas.
La prude , comme l'innocente ,
Préfère , par un sort commun ,
La gloire de plaire à cinquante ,
Au devoir de n'en n'aimer qu'un. (bis.)

MARTON.

Mais cet un là vous aimera comme cinquante , et
votre triomphe sera plus flatteur.

CELINE.

Dis plutôt de peu de durée.

AIR : *Va , va , mon père , je te jure.*

L'amour que nourrit l'espérance
Meurt quand ses vœux sont satisfaits ,
Et l'on prépare l'inconstance
De son amant par des bienfaits.
Heureux , il s'éloigne à jamais.
Il faut que le desir l'obsède ,
Car il se croit toujours , hélas !
Plus pauvre de ce qu'il n'a pas ,
Que riche de ce qu'il possède. (bis.)

Mon premier mariage m'a bien fait sentir le prix
de la liberté !

MARTON.

Il est vrai qu'une femme voit l'hymen avec d'autres
yeux qu'une veuve , et si je le connaissais , peut-être
en penserais-je comme vous.

AIR : *Je suis Lindor.* (de Paisiello.)

Mais permettez que j'en fasse l'épreuve ,
Je ne saurais en juger sans cela. (bis.)
D'ailleurs , il faut que je passe par-là ,
Pour arriver au doux état de veuve.

Saint-Fard compte sur votre promesse.

CELINE.

Je serais moins tourmentée , si je n'étais déterminée
à la tenir. Quand je la fis , j'espérais que les conditions
dont elle dépendait , ne seraient pas si faciles à rem-
plir ; mais je ne sais comment mon mauvais génie applaudit
tous les obstacles.

MARTON.

Il était tout simple que n'ayant de bien que ce qu'il vous faut à vous toute seule, et d'amour qu'une très-petite portion, vous exigeassiez que votre époux fut aussi riche que vous ; Saint-Fard, que la fortune avait si mal traité, qui n'avait nulle espérance, pas le moindre oncle, en moins d'un an, apporte à vos pieds cinquante mille écus. Je sais bien qu'il a acquis de la gloire au service de la République ; mais il n'y a que ceux qui la trahissent qui s'enrichissent en si peu de tems, et il en est incapable : il y a du miracle.... Il aura peut-être appris son secret à Frontin ; car j'ai fait aussi des promesses à ce Frontin.

CE LIMENE.

Comment, tu as de l'ambition ?

MARTON.

Point d'autre, que celle de mériter toujours vos bienfaits ; aussi jamais les dieux....

AIR : *Charmantes fleurs , etc.*

N'ont entendu de moi plainte importune ;
Tous mes trésors sont dans votre bonté.
La part de bien que me doit la fortune,
Vous l'avez en générosité. (bis.)

CE LIMENE.

Tu peux compter sur mon amitié, pour la vie....
Mais j'ai un excellent moyen d'éloigner mon mariage,
mon deuil est une puissante raison.... Ma mère n'est
morte que depuis trois mois.

MARTON.

Cette raison aurait trop l'air d'un prétexte ; tout le monde sait bien que votre mère, de capricieuse mémoire, après avoir enseveli votre enfance dans un couvent, ne vous en a retirée que pour vous marier à cent lieues d'elle ; que depuis, elle a interrompu toute correspondance avec vous, et que vous n'avez été instruite de sa mort, que pour l'être, qu'elle vous a deshéritée.... Vous ne lui devez rigoureusement que

ce qu'exige la nature , et votre dette est acquittée , puisque vous avez déjà porté son deuil deux fois plus de tems que vous n'en avez vécu avec elle... Mais au reste si Saint-Fard vous déplaît...

C E L I M E N E.

Ce n'est pas lui qui me déplaît , tu le sais bien ; c'est le mariage qui me cause de la répugnance : perdre deux fois sa liberté.

M A R T O N.

Bon ! il ne faut pour cela que du courage , j'avoue que l'idée de dépendance qu'il présente , n'est pas flatteuse.

AIR : La chose ne vaut pas le mot.

De l'hymen , le plus grand défaut
C'est la gêne qu'il nous impose ;
Mais aussi (bis.) le bonheur qu'il cause
Accoutume à ses nœuds bientôt.

Du joug , il ne faut
S'effrayer trop tôt ;
Et ne pas regretter la chose
Par aversion pour le mot. (bis.)

C E L I M E N E.

Je pense que ton amour pour Frontin , est le principe de ta prédilection pour le mariage.

M A R T O N.

Je l'avoue , et j'ai autant de bonne foi que de plaisir à en convenir. Je ne me permets pas de penser qu'un peu de goût pour l'aimable poète , le citoyen Armand , ajoute à votre répugnance.

C E L I M E N E.

Oh ! du tout ; ses soins , ses talens , m'ont amusée , mais point intéressée ; je crois , même , que ce n'est jamais sérieusement qu'il m'a parlé de mariage.

M A R T O N.

Oui , simplement comme une licence poétique.

SCÈNE II.

CELIMÈNE , MARTON , FRONTIN.

MARTON.

VOILA le brave et fidèle Frontin.

FRONTIN.

Brave , les Autrichiens le savent ; fidèle , je m'en vante. Je viens , citoyenne , vous annoncer le citoyen Saint-Fard , qui n'est pas moins brave , ni moins fidèle que moi.

CELIMÈNE.

Viendra-t-il bientôt ?

FRONTIN.

Citoyenne , il est sur mes pas , et ce n'est point sans un effort pénible qu'il fut forcé , hier soir , de ne vous apprendre son arrivée que par écrit ; mais envoyé ici pour conférer sur le plan de campagne , il s'est d'abord occupé de ses devoirs.

AIR : *Sans dépit et sans légèreté.*

Ah ! depuis qu'à la Liberté
Le Français consacre sa vie ,
Chez lui l'amour de la beauté
Cède à l'amour de la patrie.

Pardonnez ma franchise républicaine.

CELIMÈNE.

Tu m'offenserais en parlant autrement. (à Marton.)
Quand Saint-Fard paraîtra , Marton , tu m'avertiras.

(Elle sort.)

SCENE III.

FRONTIN, MARTON.

MARTON.

COMME te voilà vêtu ; est-ce que tu as aussi de l'emploi à l'armée ?

FRONTIN.

Je me donne quelquefois celui de frotter l'ennemi, et si j'avais voulu quitter Saint-Fard, j'aurais un emploi.

MARTON.

Pourquoi ne l'avoir pas voulu ?

FRONTIN.

C'est que j'ai plus de reconnaissance que d'ambition, et que je suis attaché pour la vie à celui qui m'a toujours traité moins en domestique qu'en ami.

MARTON.

Bon ! en ami...

FRONTIN.

Pourquoi pas, si je le mérite. Vas, ma chère, par notre conduite, nous faisons nous-mêmes notre sort près de ceux que nous servons.

AIR : *Vaudeville de l'Isle des Femmes.*

Quand l'intérêt est l'aliment
Des services qu'on nous voit rendre,
On nous paye avec de l'argent,
Nous n'avons rien autre à prétendre ;
Mais on doit plus au serviteur
Qui prouve un dévouement sincère ;
Quand le service part du cœur,
C'est le cœur qui doit le salaire } *bis.*

Mais occupons-nous de nous, de nos affaires, car j'en ai de personnelles à traiter avec toi.

MARTON.

Bon! et de quelle nature?

FRONTIN.

De nature à faire mon bonheur.

MARTON.

Tu m'aimes donc toujours?

FRONTIN.

AIR : *Il est toujours de même.*

Peux-tu douter de mon amour extrême ;
Lorsqu'une fois on a vu tes appas
On sent que c'est, hélas!
Pour toujours qu'on aime.
Et près ou loin de toi,
L'amour me fait la loi
Et de penser et de dire de même.

Comment suis-je dans ton cœur?

MARTON.

L'amour me fait la loi
Et de penser et de dire de même.

FRONTIN.

Ah! je suis trop heureux! Mais, pendant l'absence, m'as-tu conservé une fidélité bien exacte?

MARTON.

Frontin, soyons assez prudents pour éviter les questions, la curiosité est au moins inutile.

AIR : *Vaudeville des chasseurs.*

Mon ami, l'on est souvent drape
Quand on veut trop approfondir;
Sans que le passé nous occupe,
Marchons gaiement dans l'avenir.
Aux soupçons n'ouvrons pas l'oreille,
Evitons l'ombre du chagrin :
Il ne faut pas le lendemain
Souffrir des erreurs de la veille. (bis.)

FRONTIN.

Sagement raisonné.

MARTON.

Apprends-moi donc comment Saint-Fard a fait fortune en si peu de tems ?

FRONTIN.

Ce n'est pas sans peine ; il a été forcé de se vendre.

MARTON.

Comment ?

FRONTIN.

Après que Célimène , qui ne voulait rien perdre de l'aisance que lui donne sa fortune en la partageant avec le citoyen Saint-Fard qui n'en avait point , lui eut imposé la condition d'en acquérir , nous allâmes la chercher à Bordeaux ; nous ne savions pas très-bien comment nous y prendre , il nous fallait un métier facile.

AIR : *De la croisée.* (de Ducray.)

Nous cherchions , mais soins superflus ,
Un état à nos vœux conforme ;
On ne s'enrichit plus d'abus ,
Par-tout nous trouvions la réforme.
Il ne reviendra plus ce tems
Où Plutus était favorable ;
La fortune est , même aux traitans ,
Devenue intraitable.

Nous étions furieusement embarrassés , lorsqu'un ami nous proposa une femme avec cinquante mille écus , en présent de nocés.

MARTON.

La folle ! quelque monstre apparemment.

FRONTIN.

Ah ! tu ne la flattes pas.

AIR : *Philis demande son portrait.*

C'est bien en vain que je voudrais
Peindre cette conquête ;

C'était un air, c'étaient des traits
Qui font tourner la tête.
Pour son repos, on n'osait pas
Fixer de pareils charmes,
Et devant ses rares appas,
On mettait bas les armes.

On dit pourtant qu'elle n'était pas mal, il y a
soixante ans.

MARTON.

C'était donc une grand'mère ?

FRONTIN.

Une bisayeule ; nous épousâmes.

AIR : *On compterait les diamans.*

A former ce triste lien
Nous nous décidâmes sans peine,
Puisqu'il nous offrait le moyen
D'épouser un jour Célimène.
Nous subissions, soumis au sort,
La loi qu'il nous forçait de suivre,
Et nous attendions que la mort
Nous donnât le moyen de vivre.

Mais, dans l'intervalle, les Français ayant proclamé
la République, et la patrie appelant ses enfans à sa
défense ; sans balancer

AIR : *Du vaudeville de la Soirée Oragense.*

Mon maître s'arrache aux faveurs
De sa tres-respectable épouse,
Pour porter ses services ailleurs,
Sans qu'elle en put être jalouse.
Le ciel, de ce beau dévouement,
Sut le récompenser sans peine ;
Le même jour, au même instant
Il devint veuf et capitaine.

Enfin, nous avons touché les cinquante mille écus,
et nous voilà.

MARTON.

Comment, cinquante mille écus !

FRONTIN.

C'est assurément pour rien ; ce n'est pas un écu

par ride..... J'ai été presque tenté de chercher aussi fortune , et je l'aurais pu sans nuire à tes droits , car j'ai de l'amour à revendre.

M A R T O N .

Je me charge de l'emploi de toute cette provision-là...
Mais Célimène n'est pas trop friande du mariage.

F R O N T I N .

Comment ! serait-elle capable de nous laisser là ,
après que nous avons fait l'impossible pour l'obtenir.

M A R T O N .

Songe donc combien est doux le sort d'une aimable
et jeune veuve. Mais je combats son incertitude. Notre
mariage dépend du sien , et je mets à la décider tout
le zèle de l'intérêt personnel.

A I R : *Ce fut par la faute du sort.*

Pour détruire l'éloignement ,
L'aversion qui la surmonte ,
Je lui peins cet engagement
Comme je le vois pour mon compte.
Elle ne pourra résister ;
Car , dans une affaire pareille ,
Sans mentir , je puis me vanter
Que c'est mon cœur qui la conseille.

F R O N T I N ; *voulant l'embrasser.*

Tu m'enchantes , et mon ravissement...

M A R T O N , *le repoussant.*

Je crains l'effet de ce ravissement.

F R O N T I N .

A I R : *Guillot un jour trouva Lisette.*

Accorde à ma vive tendresse
La faveur du plus doux baiser ,
Un amant fidèle t'en presse ,
Tu ne peux le lui refuser.
Sur tout ce que tu me prépares (bis.)
Cet à compte sera touche,

(13)

MARTON.

Point du tout.

Car lorsqu'on a touché les arrhes,
Souvent on renonce au marché. (bis.)

FRONTIN.

Il n'y a point de générosité dans ce procédé-là.

MARTON.

Je ne m'en pique pas. Voilà Saint-Fard.

SCENE IV.

Les précédens , SAINT-FARD.

SAIN T-FARD.

BON jour , Marton.

MARTON.

Votre servante.

SAIN T-FARD.

Toujours charmante.

FRONTIN.

C'est ce que je lui disais.

SAIN T-FARD.

C'est ce que tout le monde pense.

MARTON.

Vous êtes bien bon.... Ah ! ciel ! vous êtes blessé !

SAIN T-FARD.

Ce n'est rien , un coup de sabre.

MARTON.

Que vous avez paré avec le bras.

FRONTIN.

Oui, mais de l'autre, il a fait sauter la tête au coquin
d'Autrichien qui l'avait blessé.

MARTON.

Bon cela, voilà un bras bien payé.

FRONTIN.

Bien payé !

AIR : *Si l'on pouvait rompre la chaîne.*

Ma chère, que viens-tu de dire,
D'un tel propos je suis surpris ;
La Liberté qui les inspire
Met les Français au plus haut prix.
Entre l'homme lâche et le brave
Tout rapprochement serait vain,
Jamais la tête d'un esclave
Ne vaut un bras républicain. (bis.)

MARTON.

Tu as raison.

SAINTE-FARD.

Où est Célimène ?

MARTON.

Elle m'a ordonné de l'avertir quand vous seriez venu,
et j'y cours. Au revoir, Frontin. (*Elle sort.*)

FRONTIN.

Adieu, charmante friponne.

S C E N E V.

SAINT-FARD , FRONTIN.

S A I N T - F A R D .

As-tu vu Célimène ?

F R O N T I N .

Oui , citoyen.

S A I N T - F A R D .

Que t'a-t-elle dit ?

F R O N T I N .

Elle a témoigné du plaisir de votre retour , mais sa joie m'a paru très-moderée.

S A I N T - F A R D .

Comment donc ?

F R O N T I N .

Oui , elle n'a pas fait éclater certains transports...?

S A I N T - F A R D

Ah ! Frontin voulait voir des transports.

F R O N T I N .

Ma foi , c'est que je n'aime pas la joie triste.

S A I N T - F A R D .

Ne vois-tu pas que c'est de la contrainte ; une femme bien éprise étudie tous les mouvements.

AIR : *Dans le cœur d'une cruelle.*

Toujours d'un tendre délire
Femme qui ressent l'ardeur ,
Cache l'amour qui l'inspire
Sous un dehors de froideur.

Elle fait taire
Ses desirs et ses transports ,
Et pour voiler ses efforts
Sa bouche alors
Dit le contraire.

Elle fait taire , etc.

F R O N T I N .

En ce cas là , citoyen , vous devez croire qu'elle pense des choses fort tendres. Mais , vraiment , à vous entendre , on vous jugerait très amoureux , et cependant vous me permettrez d'en douter.

S A I N T - F A R D .

Il est vrai que quoique j'aime Célimène plus qu'aucune autre femme , mon amour est très-raisonnable. Mais songe donc que j'ai juré de l'épouser ; rappelle-toi que depuis six mois je ne me suis occupé que des moyens d'y parvenir , et que vraiment il y va de ma gloire.

F R O N T I N .

J'entends , votre amour n'est que de l'entêtement.

S A I N T - F A R D .

Comme celui de beaucoup d'autres.

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

On se fait un vrai point d'honneur
De triompher de sa conquête ,
L'amour qu'on se croit dans le cœur
N'est bien souvent que dans la tête.

Après avoir franchi tous les obstacles , il serait fâcheux de me voir éconduire.

F R O N T I N .

J'espère qu'il n'en sera rien ; je vous ai recommandé à Marton. Je lui ai peint tous les sacrifices pénibles que vous avez faits , je lui ai appris que votre fortune est l'ouvrage d'un siècle , et par-dessus tout , j'ai promis de l'épouser. Vous voyez que nous sommes sûrs d'elles.

SAINT-FARD.

(17)

S A I N T - F A R D .

Ah ! sans doute. Voilà Célimène , retire-toi.

(*Frontin sort.*)

S C E N E V I .

S A I N T - F A R D , C E L I M E N E

S A I N T - F A R D .

JE puis donc enfin me revoir à vos pieds , aimable Célimène , et vous rapporter un cœur qui n'a jamais été plein que de votre image.

C E L I M E N E .

Votre retour , Saint-Fard , me cause une véritable joie , qu'augmente encore l'heureuse situation de vos affaires , et l'estime que vous a méritée la bravoure dont vous portez l'honorable marque.

A I R : *La comédie est un miroir.*

Vous devez faire vanité
De cette preuve de courage,
De l'amour de la Liberté
C'est le glorieux témoignage.
La seule blessure , à présent,
Qu'un Français craigne pour la vie,
C'est le reproche avilissant
D'être inutile à sa patrié. (bis.)

S A I N T - F A R D .

La fortune a commencé mon bonheur , et vous m'avez promis que l'hymen le rendra parfait.

C E L I M E N E .

Puis-je croire , en effet , que vous mettiez tant de prix à l'exécution de ma promesse ?

B

S A I N T - F A R D .

N'en doutez pas : elle a sans cesse été le motif de ma conduite, elle seule ma soutenue contre les tourmens de l'absence et les dégouts qui m'ont assailli.

AIR : *Vous me plaignez , ma tendre amie.*

Loin de vous , ma charmante amie ,
Tous les maux déchiraient mon cœur ,
L'espoir seul soutenait ma vie
Par son charme consolateur.
Ah ! de la fortune inhumaine
J'ai bien épuisé les rigueurs ;
Mais l'amour met fin à ma peine ,
J'oublierai tout , hors ses faveurs.

Si vous saviez à quoi je me suis soumis.

C E L I M E N E .

Martou m'en a dit un mot , et je vous avoue que cet effort n'est pas sans mérite à mes yeux. Mais pensez-vous que le mariage , cette union si solennelle , cette obligation de se dévouer mutuellement toutes ses affections , ce supplément de devoirs puissent procurer un véritable bonheur ?

S A I N T - F A R D .

O mon amie ! cette obligation , ces devoirs sont autant de jouissances ; et combien ne sont-elles pas plus pures et plus dignes de l'ame que les plaisirs frivoles de l'amour ?

AIR : *Cet arbre apporté de Provence.*

Un hommage pur et sincère ,
Sans doute , a droit de vous charmer ;
L'amant s'occupe plus à plaire ,
L'époux s'attache à mieux aimer.
L'amour , d'une erreur agréable
Nourrit notre cœur agité ,
Du bonheur il n'est que la fable ,
L'hymen est la réalité.

C E L I M E N E .

Fable , tant que vous voudrez ; qu'importe , si elle fait mon bonheur.

AIR : *Non , non , Doris , etc.*

Pour se procurer le bonheur
Chacun s'y prend à sa manière ,
Ce qui plaît n'est pas une erreur ,
Ce que l'on sent n'est point chimère.
Si j'ai du plaisir en effet ,
Faut-il donc que je m'en excuse !
La vérité qui me déplaît
Ne vaut pas l'erreur qui m'amuse. (bis.)

S A I N T - F A R D .

Et comptez-vous pour rien cette communauté de biens et de maux, cette union de sentimens qui confond deux êtres en un?

AIR : *Ah ! de quel souvenir affreux.*

Dans un hymen bien assorti ,
Plaisir , chagrin , tout se partage.
Le chagrin est bien moins senti ,
Le plaisir l'est bien d'avantage.

C E L I M E N E .

Oui , je sais bien comme aujourd'hui
Un époux partage son ame ,
Il garde le plaisir pour lui ,
Et le chagrin pour sa femme. (bis.)

S A I N T - F A R D .

Vous devez être bien assurée de trouver dans le mariage tous les charmes de l'amour , puisque vous unissez les graces au vrai mérite..... Votre répugnance me désespère..... Ah ! songez donc que mon devoir me rappelle incessamment au combat.

C E L I M E N E .

Ne prenez pas pour votre compte tout ce que je pense du mariage. Une funeste épreuve et quelques exemples justifient assez cette répugnance dont vous vous plaignez et que vous avez affaiblie. Rassurez-vous.... Je ne veux plus vous résister , et vous seul pouvez me réconcilier avec ce redoutable engagement.

S A I N T - F A R D .

Ah ! ma félicité est à son comble, et je m'en rendrai digne ; en ne m'occupant jamais que de la votre

B 2

AIR : *Aussitôt que je t'aperçois.*

Du bonheur que tu me promets
Dejà je sens l'ivresse ;
Sois sûre de ne voir jamais
S'altérer ma tendresse.
L'espoir de m'unir avec toi ,
M'enchanté , et je sais bien pourquoi. (bis.)

C E L I M E N E .

Malgré tout le mal que j'en pense ,
L'hymen va payer ta constance ;
S'il rend heureux , (bis.) oui , tiens , je croi ,
Qu'on doit l'être plus avec toi. (bis.)

Ne me laissez pas le tems de faire de nouvelles réflexions , brusquons la cérémonie , elle ne me plait pas en perspective.

AIR : *De la baronne.*

A mon notaire ,
Je m'envais écrire un billet ,
Puisque dans une telle affaire
Il faut confier son secret
A son notaire.

Je lui manderai de venir sur le champ. (Elle sonne.)

S A I N T - F A R D .

Je vais passer chez moi , et je reviens bien vite obtenir le titre le plus doux. (Il sort.)

S C E N E V I I .

C E L I M E N E , M A R T O N .

C E L I M E N E .

ENFIN , tu vas être bien satisfaite. J'ai promis d'écrire à mon notaire , pour qu'il vienne sur le champ.

M A R T O N .

Ah ! citoyenne , je vous en félicite de tout mon cœur.

CELIMENE.

AIR : *Dès ce soir l'hymen m'engage.*

Dès ce jour l'hymen m'engage ,
Saint-Fard a reçu ma foi ;
Tout me dit : ce n'est pas sage ,
Mais l'honneur m'en fait la loi. (bis.)

MARTON.

Est-il possible que vous épousiez avec répugnance un homme aimable , amoureux , riche , et qui n'a recherché la fortune que pour obtenir votre main !

CELIMENE.

Je ne le conçois pas plus que toi ; une inquiétude vague m'agit malgré moi. Je ne puis définir ce que j'éprouve ; mais je ne suis pas heureuse.

MARTON.

Ah ! croyez que vous le serez , vous en êtes si digne.

CELIMENE.

Ah ! je crois que Saint-Fard est , ainsi que moi , bien loin de l'ivresse de l'amour , et je t'avouerai que je ne présume pas qu'il en ait beaucoup.

MARTON.

Vous le jugez mal ; ne met-il pas le plus vif empressement à obtenir votre main ; ne vous a-t-il pas prié d'écrire sur le champ à votre notaire ?

CELIMENE.

Tu m'y fais penser ; attends mon billet. (*Elle écrit.*)

MARTON.

AIR : *Vaudeville de l'Officier de Fortune.*

Son amour pour l'indépendance
Abusant son cœur tourmenté ;
Célimène veut qu'on l'enceuse ,
Mais veut garder sa liberté.
Un amant peint-il sa tendresse ,
Fière en secret de l'engager ,
Elle feint d'en douter sans cesse ,
Mais pour ne pas la partager.

CE LIMENE, tenant deux billets ployés de même.

(Elle en donne un à Marton.)

Tiens, portes à mon notaire, et dis-lui que je l'attends.
(Lui donnant l'autre.) Voici deux mots pour Armand,
qui doivent faire évanouir toutes ses espérances. Fais-
lui remettre ce billet. (Elle sort et paraît mal à son aise.)

SCÈNE VIII.

MARTON, seule.

QUE je la plains ! ne suis-je pas mille fois plus heu-
reuse de me livrer tout naturellement et sans contrainte
au penchant de mon cœur.

AIR : Dans le bosquet, l'autre matin.

La raison a trop tôt son tour,
Pour elle la vieillesse est faite ;
On doit la jeunesse à l'amour,
Frontin m'aide à payer ma dette.
Qu'il vienne, (bis.) pour mon bonheur,
M'offrir et sa main et son cœur.

SCÈNE IX.

MARTON, FRONTIN.

E N S E M B L E.

MARTON.

Ah ! quel moment ! il vient, pour mon bonheur,
M'offrir sa main et son cœur.

FRONTIN.

Je viens, Marton, pour mon bonheur,
T'offrir et ma main et mon cœur.

MARTON.

Nos espérances, mon cher Frontin, viennent de se réaliser, et ce billet, que tu vas porter chez le notaire Després, assure le mariage de nos maîtres et le notre. (*Elle lui donne un billet et lui montre l'autre.*) Celui-ci, c'est un congé.

FRONTIN.

Ah! ah! des rivaux!

MARTON.

Tu dois bien penser qu'à notre âge, et avec nos charmes, on ne peut pas être tout-à-fait abandonnées. Un jeune poète, bien gai, bien léger, bien étourdi, vient quelquefois rendre ses soins à Célimène; mais aujourd'hui.....

FRONTIN.

Oui, nous arrivons, on le renvoie, c'est au rivaux... Et Marton a sans doute aussi fait son courrier... Mais tu m'as défendu les questions et j'ai goûté ta morale.

MARTON.

Bon ça, voilà d'heureuses dispositions.

FRONTIN.

Adieu, je cours porter le billet et hâter mon bonheur, en m'occupant de celui de Saint-Fard. (*Il sort.*)

MARTON.

Et moi, je vais remettre..... Mais voici justement l'homme au congé.

S C E N E X.

MARTON, ARMAND.

AR M A N D , *chantant.*

A I M O N S , soupignons en riant ,
Et traitons l'amour en enfant.

Eh ! bon jour , Marton.

M A R T O N .

Toujours gai , toujours chantant ; je crois cependant
que votre bonheur n'est que là. (*Lui montrant la tête.*)

A R M A N D .

Eh ! que m'importe la place qu'il occupe , pourvu
qu'il ne me quitte jamais. Dis-moi , mes vers du matin ,
ont-ils eu quelque succès , ont-ils fait sourire au moins ?

M A R T O N .

Vous en étiez bien sûr d'avance. Mais , entre nous ,
il me semble que vous n'aimez les belles que pour
avoir le plaisir de les chanter.

A R M A N D .

Tu te trompes , aimable enfant ; je ne les chante
que pour m'en faire aimer : *L'art de louer commença l'art
de plaire.*

A I R : *Enfant chéris des dames.*

Par un flatteur hommage ,
Je fais passer leur cœur
De l'amour de l'ouvrage
A l'amour de l'auteur.

Je chante auprès de l'innocence
Vertu , beauté , graces , candeur ;
Puis je la plains de son indifférence ,
Et je vois palpiter son cœur.

Je chante auprès de l'inconstante
Le doux plaisir du changement,
Et souvent, par reconnaissance,
On veut bien m'aimer un moment.
A la femme coquette,
Sans cesse je répète :
Qui peut vous voir, sans devenir amant !
Par un flatteur hommage, etc.

L'aimable Célimène,
Par un charme puissant,
Auprès d'elle m'enchaîne
Au plus doux sentiment.
Elle aura de ma lyre
Les sons les plus touchans,
Que le dieu qui m'inspire
Accorde mes accens.
Ah ! qu'il accorde à mes accens,
Par un flatteur hommage,
De voir passer son cœur
De l'amour, etc.

M A R T O N .

Je conçois qu'avec cette légèreté, il est très-facile
que vous amusiez ; mais pour intéresser, il faut un
autre ton.

A R M A N D .

On en a plus d'un ; par exemple auprès d'une fille
sentimentale comme toi, qui veut qu'on aime comme
Nina.....

M A R T O N .

Moi ! point du tout, j'aime tout simplement parce
que c'est naturel et bon.

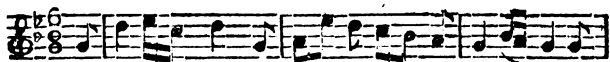
A R M A N D .

Eh bien ! pour toi, j'emploierais la romance, elle
dispose à l'attendrissement. Ecoutez.

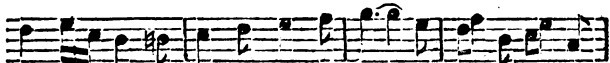
M A R T O N .

Comment, vous voulez donc aussi me séduire?...
Mais chantez, je n'ai pas peur.

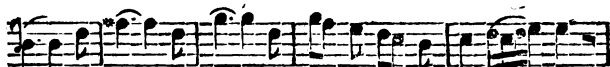
A R M A N D.

A I R : *De Wicht.*

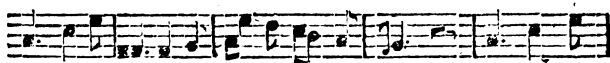
J E suis loin d'elle, et je res-pi-re en-co-re, Ne



meurt-on pas de l'ex-cès du mal-heur, De l'ex-cès du mal-



heur! A-mour! a-mour à cel-le que j'a-do--re,



Por-te les cris de ma vi-ve dou-leur, Por-te les



cris de ma vi-ve dou-leur!

A I R : *De la musette de Nina.*

Hélas ! mon berger

Est bien léger,

Disait Annette ;

Mais à me venger

En vain l'on voudrait m'engager.

Une folle ardeur,

Pour mon malheur,

Trouble sa tête ;

Mais cette erreur

Ne m'ôtera jamais son cœur.

Pour le corriger,

Faut-il changer,

Etre coquette ?

Non, c'est en l'aimant

Que je veux le rendre constant.

Eh ! mais, tu t'attendis, je crois !

MARTON.

Oh ! point du tout , et je puis dire , non pas d'après vous , mais d'après un grand poète :

(*Déclamant avec emphase.*)

Que rarement l'on voit passer mon jeune cœur
De l'amour de l'ouvrage à l'amour de l'auteur.

ARMAND.

Charmante , en vérité , tu me ferais presque oublier ta maîtresse.

MARTON.

Est-ce que vous voudriez faire croire que vous avez de l'amour pour elle ?

ARMAND.

Tu me fais injure d'en douter.

AIR : *Un soir dans la forêt prochaine.*

Le premier jour , sentis éclore
L'ardent désir de l'enflâmer ;
Ne pouvoir jamais la quitter ,
Sans l'espoir de la voir encore.
Languir , s'il faut m'en éloigner ,
Etre enivré par sa présence ;
Est-ce amour , est-ce indifférence ?
Je te laisse à deviner. (bis.)

MARTON.

Eh ! bien , je gagerais que ce couplet n'a pas été fait pour Célimène , et que vous alliez me l'adresser , si je ne vous eus parlé d'elle.

ARMAND.

Méchante ! tu te plais à me tourmenter.

MARTON.

Oh ! non : et je vais m'acquitter de ma commission. Célimène , qui croit que vous l'aimez un peu , et qui , enfin , a fixé son choix , vous en instruit par ce billet.

(*Elle lui donne un billet.*)

ARMAND, transporté.

Eh! donne donc. Ah! quel bonheur! Comment reconnaître.... Que je t'embrasse.....

MARTON.

Ménagez vos transports.... cela n'en vaut pas la peine.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

ARMAND, seul.

Il ouvre le billet; il témoigne d'abord de l'étonnement et lit le commencement du billet en mots entre coupés.

» JE prie le citoyen Després de rédiger et de m'ap-
» porter sur le champ la formule de mon contrat de
» mariage, qu'il achèvera chez moi; il laissera le nom
» du futur en blanc, et y insérera la clause d'une
» donation mutuelle. »

CECIMÈNE DUPARC.

Cela est très-clair, elle m'épouse. Quelle délicatesse dans la manière de me l'apprendre. Une donation mutuelle! quelle générosité!.... Je ne puis sortir d'ici sans exprimer ma vive reconnaissance.... au moins un couplet.

(Il s'assied à la table pour écrire.)

SCENE XII.

ARMAND, *assis* ; FRONTIN, *tenant un billet à la main.*

FRONTIN.

CETTE étourdie de Marton qui m'a donné le billet de congé, au lieu de celui pour le notaire.

ARMAND, *chante en composant.*

AIR : *Je ne vous dirai pas j'aime.*

Quel moment pour ma tendresse !
Peut-il être un plus beau jour ?

FRONTIN.

Ah ! ah ! ne serait-ce point là l'homme au congé ? c'est bien un poète, il chante, paraît content ; sans doute il a notre billet.... Comment le faire revenir dans mes mains, et rendre à chacun ce qui lui appartient. (*Il met le billet dans sa poche.*)

ARMAND.

Bon ! en voilà déjà la moitié.

(*Il chante.*)

Quel moment pour ma tendresse !
Peut-il être un plus beau jour ?
Que le jour où ma maîtresse
Va couronner mon amour.
En ce jour....

Beau jour, le jour, en ce jour. Voilà bien des jours.
Oh ! c'est que celui-ci vaut tous les jours de ma vie.
(*Appercevant Frontin.*) Mon ami, êtes-vous de la maison ?

FRONTIN.

Citoyen, je ne suis pas.... je suis le cousin de Marton.

A R M A N D , à part.

Je pourrais l'envoyer porter ce billet , et moi , je volerais aux pieds de Célimène... Bien pensé. (à Frontin.)
Connaissez vous le notaire Després ?

F R O N T I N , à part.

L'y voilà. (Haut.) Oui... c'est le notaire de Célimène.

A R M A N D.

Justement. Voudriez-vous me faire le plaisir de lui porter ce billet.

F R O N T I N , prenant le billet et le mettant dans une autre poche que celle où il a mis le premier.

Très-volontiers, citoyen , vous ne pouviez le mettre en de meilleures mains ; et j'en aurai , je vous jure , plus de soin que vous même. (Il va pour sortir.)

A R M A N D.

Vous allez le porter tout de suite.

F R O N T I N.

Je vais sur le champ m'acquitter de deux commissions très-pressées , et je.....

A R M A N D.

Mais , mon ami , il n'en est point de plus pressée que la mienne. Rendez-moi mon billet , il convient mieux que je le porte moi-même.

F R O N T I N , lui remet le premier billet.

Enfin , les voilà tous deux à leur véritable adresse.

(Il sort.)

SCENE XIII.

ARMAND, *seul.*

JE ne puis cependant sortir sans voir Célimène. Mais la voici.

SCENE XIV.

ARMAND, CELIMENE.

CELIMENE, *à part.*

ARMAND, encore ici, Marton lui a pourtant remis mon billet.

ARMAND, *avec chaleur.*

Ah ! Célimène, devais-je espérer tout ce que vous venez de faire pour moi.

CELIMENE, *froidement.*

Je sais, armand, tout ce qu'un amant peut dire en pareil cas, et je vous prie de me l'épargner.

ARMAND, *étonné.*

Comment, Célimène ! Ah ! sans doute il est naturel de faire éclater des transports, après le billet qu'on vient de me remettre de votre part.

CLIMENE.

Mon procédé est tout simple, et ce n'est pas à vous d'en être étonné.

AIR : *Jeunes amans cueillez des fleurs.*

Du léger , de l'aimable Armand
Ce n'est pas ce qu'on doit attendre ;
Un homme du bon air , vraiment ,
Sur un autre ton le sait prendre.
Ma conduite est d'après mon cœur ,
Et ce cœur enfin s'humanise ,
Armand , votre hommage flatteur
Méritait bien cette franchise. (bis.)

A R M A N D , *légèrement.*

Je vous avoue que je ne m'attendais pas encore ,
après ce que je vous ai oui-dire du mariage..... votre
éloignement pour lui.

C E L I M E N E .

Si j'ai pu m'y décider , devais-je moi-même m'at-
tendre à vous voir y mettre du sérieux ?

A R M A N D .

AIR : *Que sont les trésors sur la terre.*

Qui moi , sérieux , ah ! madame ,
Puis-je ainsi paraître à vos yeux .
Le cœur plein de ma vive flâme ,
Je voulais la peindre en ces lieux .

Vous eussiez pû me voir , il n'y a qu'un instant ,
heureux , transporté....

Chantant l'ivresse que m'inspire
Le billet qui fixe mon sort .
Mais j'éprouvais que ma muse avait tort ,
Je sens mieux quelle ne peut dire .

C E L I M E N E , *piquée.*

Après les éclats , de l'ironie , je sais encore cela , et
je dois tout pardonner . Cependant , ce ton du persiflage
finirait par fatiguer , de la part d'un homme qui pourrait
mieux faire .

A R M A N D .

Je n'entends rien à cet air fâché .

C E L I M E N E .

C'est , monsieur , qu'après mon billet , vous ne de-
vriez pas être ici .

A R M A N D .

(33)

A R M A N D.

AIR : *Je l'ai planté, etc.*

Ah ! cette charmante colère,
A l'instant, vient de m'éclairer,
Je sens que j'ai dû vous déplaire,
Et je sors, pour tout réparer.

(à part.)

Elle a raison, je devrais être chez le notaire.

S C E N E X V.

Les précédens, MARTON, LE NOTAIRE.

M A R T O N, à Célimène.

VOILA votre notaire.

A R M A N D.

Eh ! Marton m'a prévenu. (à Célimène.) Vous allez sans doute cesser de bouder ?

C E L I M È N E, à part.

Que veut-il dire ? il reste ; Saint-Fard ne vient pas. Je m'y perds.

L E N O T A I R E.

Fin du rondeau de la Mélomanie.

Sans doute, monsieur est l'époux.
Formez (bis.) les nœuds les plus doux.

A R M A N D.

Tout justement, et j'allais passer chez vous, pour vous remettre ce billet de Célimène. (Il lui donne le billet.)

L E N O T A I R E, lit le billet.

» L'hymen aujourd'hui m'engage à un homme qui

6

» fit tout pour me mériter. Tant que je fus libre ;
» votre hommage Armand , avait de quoi me flatter ;
» mais il serait sans doute dangereux de vous écouter
» d'avantage , et vous devez porter ailleurs un encens
» qui méritait , peut-être , une autre récompense. »

A R M A N D *extrêmement surpris.*

Qu'est-ce que cela signifie ?

L E N O T A I R E.

Le citoyen veut-il que je lui donne acte de ce
congé ?

A I R : *Ne v'là-t-il pas que j'aime.*

Bientôt comme on nous verrait tous
Nager dans l'opulence,
Si les femmes passaient chez nous
Leurs actes d'inconstance.

C E L I M E N E.

Je ne comprends rien à tout cela.

A R M A N D , *au comble de l'étonnement.*

Par quel prodige ce billet.

SCENE XVI et DERNIÈRE.

Les précédens , SAINT-FARD , FRONTIN.

F R O N T I N.

CIToyEN , vous voyez l'homme au prodige , et je puis
tout vous expliquer.

A R M A N D , *à Celimene.*

Ce n'est donc pas moi , que vous épousez ?... Quel
est l'heureux mortel ?....

SAINT-FARD, s'approchant de Célimène de l'autre côté.

Tout paraît, Célimène, disposé pour mon bonheur ;
voici le notaire.... (*Appercevant Armand.*) Monsieur,
sans doute, est un parent, un ami, qui veut bien signer
le contrat ?

CE LIMENE, regardant Armand d'un air railleur.
Je l'espère ainsi.

A R M A N D, à part.

Allons, il faut prendre son parti de bonne grace.
(*Haut.*) Très-volontiers.

LE NOTAIRE.

Je vais lire ce que j'ai préparé. (*Il lit.*)

» Entre Célimène Duparc, native de Bordeaux, et....
Le nom du futur.

S A I N T - F A R D, très-surpris.

Que dites-vous ! (*Le Notaire répète. A Célimène.*)
Seriez-vous parente à la veuve Duparc de Bordeaux,
morte il y a trois mois.

CE LIMENE.

C'était ma mère.

S A I N T - F A R D, et **F R O N T I N**.

Ah ! ciel ! est-il possible !

CE LIMENE.

Quelle est donc la cause de cet étonnement ?

F R O N T I N, à Célimène.

A I R : *Il est des amusemens.*

Pour obtenir la faveur
De la fortune volage,
Nous contractons de bon cœur
Le plus affreux mariage.
Le sort, enfin, de l'esclavage.
Roipt des nœuds pour nous pleins d'horreurs.

C 2

Ah ! c'est charmant , tout nous prospère ;
Destin , voilà de tes coups !
Car à l'instant le Notaire
Lui présente votre mère
Entre son amour et vous.

C E L I M E N E.

Comment , la femme qu'il a épousée à Bordeaux?...

F R O N T I N.

Etait votre mère.

S A I N T - F A R D.

Hélas ! oui !

C E L I M E N E , *éclatant de rire.*

Rien n'est plus plaisant.

S A I N T - F A R D.

Quelle fatalité !

A R M A N D.

Voilà un évènement mille fois plus bizarre que ce
qui m'est arrivé.

A I R : *On doit soixante mille francs.*

J'allais voir couronner mes vœux ,
Je rencontre un rival heureux ,
C'est ce qui me désole. (bis.)
Mais Célimène trouve en lui ,
Un beau-père , au lieu d'un mari ,
C'est ce qui me console. (bis.)

C E L I M E N E.

Je pense que ma répugnance à engager ma liberté,
était un pressentiment de ce qui nous arrive. Saint-Fard,
tenons-nous-en à l'amitié ; n'y consentez-vous pas ?

S A I N T - F A R D.

Oui , nos cœurs doivent se borner à ce sentiment,
et la facilité avec laquelle il s'y rendent , prouve qu'ils
n'étaient pas faits pour l'amour.

C E L I M È N E , à *Armand.*

Et vous , Armand , pardonnez ma franchise , mais de quel droit aspiriez-vous aux douceurs d'une vie paisible ; la patrie n'a-t-elle rien à réclamer de vous ?

A R M A N D .

Je vous entends ; je sens le reproche , et je vais cesser de le mériter. (à *Saint-Fard.*) J'ai osé être votre rival en amour , souffrez que je sois votre élève en gloire.

S A I N T - F A R D .

Très-volontiers ; j'espère que vous me ferez honneur.

A R M A N D .

Vous devez , sur-tout , compter sur un grand zèle.

A I R : *Accompagné de plusieurs autres.*

Pour combattre contre les rois,
Le courage est aisé , je crois ,
Nous savons ce qu'étaient les nôtres.
D'ailleurs , si , trompant mes projets ,
Le sort trahissait mes succès ,
Je célébrerais ceux des autres.

F R O N T I N .

Le citoyen , sera le poète du régiment.

L E N O T A I R E .

De manière que je suis inutile ici ?

F R O N T I N .

Un moment , s'il vous plaît.

A I R : *Sous le nom de l'amitié.*

La règle du dénouement
Exige un mariage ;
Par notre mariage
Nous ferons le dénouement.
A Marton , je m'engage ;
Tiens , reçois mon serment.

(*Avec Marton.*)

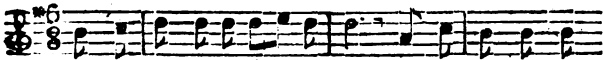
Nous ferons le dénouement.

SAINT-FARD, CELIMENE.

Nous nous chargeons des dots.

VAUDEVILLE.

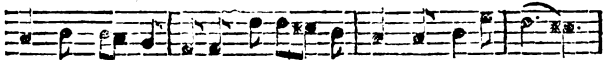
SAINT-FARD.

AIR : *De Wicht.*

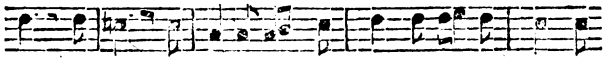
POUR voir accueillir mon amour, Je fais un ef- fort



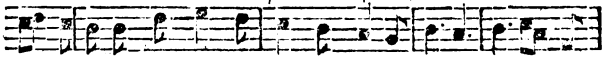
in-croy- a-ble, Et je retrouve à mon re-tour Cé- li- mè-



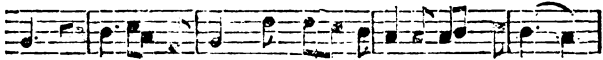
ne, Plus fa- vo- ra-ble Cé-li-mè- ne, Plus fa-vo--ra--



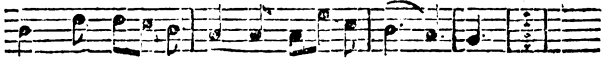
ble, El- le va par-ta-ger mon sort, Tout est prêt pour mon



ma-ri-a-ge, Tout est prêt pour mon ma-ri- a-ge, Je me voy-



ais bien-tôt au port, Quand tout à coup je fais naufra--



ge, Quand tout à coup je fais nau- fra - - - ge.

C E L I M E N E, à *Saint-Fard.*

Sans céder à de vains regrets,
Poursuis ta brillante carrière.

(à *Armand.*)

Et vous, de ce brave Français
Imitez la vertu guerrière.
Pour plaire, revenez vainqueur,
Le laurier ne craint point l'orage;
Quand il s'embarque avec l'honneur,
L'amour ne fait jamais naufrage.

A R M A N D.

C'est pour vous seuls qu'est le danger,
Sur notre vaisseau politique.
Vous, qui croyés le submerger,
Ennemis de la République.
Qu'importe un impuissant effort!
La Libéré, sur le rivage,
Republicain, t'ouvre le port,
Tout le reste fera naufrage.

F R O N T I N.

Je sens, m'enbarquant en ce jour
Avec femme aimable et jolie,
Que la confiance et l'amour.
Doivent être de la partie
D'ailleurs, on craint fort peu, chez nous,
Les dangers d'un pareil voyage
Partout on voit beaucoup d'époux
Très-accoutumés au naufrage.

M A R T O N *au Public.*

Des Auteurs, le plus vif desir
Fut de vous amuser, sans doute,
Ils ont pâ, loin d'y réussir,
Hélas! s'égarer sur la route
Ils connaissent peu les chemins
Puisque c'est leur premier voyage,
Mais quoi leur sort est dans vos mains,
Veillés les sauver du naufrage.

F I N.